

La pensée scientifique contre les langues

Observations historiques

Jürgen Trabant

Freie Universität Berlin, Allemagne
trabant@zedat.fu-berlin.de

Résumé

Dès son début, la pensée scientifique européenne se méfie de la langue. Elle se veut universelle et, en effet, semble l'être dans son monolinguisme grec ou latin. Mais, avec la découverte des langues vulgaires et des langues du monde et de leurs sémantiques particulières, cet universalisme est en danger. Une nouvelle langue scientifique doit être créée. La philosophie scientifique moderne exige de dépasser la langue naturelle, de transformer les mots en signes.

Mots clés : science et langage, langue comme obstacle cognitif, sémantiques particulières, *idola fori*, mots et signes

1. Pensée universelle – langue universelle

ὅτι οὐκ ἐξ ὀνομάτων ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον αὐτὰ ἐξ αὐτῶν καὶ μαθητέον καὶ ζητητέον ἢ ἐκ τῶν ὀνομάτων.

qu'il nous suffise d'avoir reconnu que ce n'est pas dans les noms, mais dans les choses mêmes, qu'il faut étudier les choses. (Crat. 439b)¹

« N'est-ce pas, mon cher Cratyle, qu'il serait mieux de rechercher (*zetein*) et connaître (*manthanein*) les choses en elles-mêmes (*ex auton*), et non dans les mots (*ex onomaton*)? », dit Socrate. Et Cratyle approuve: « *Phainetai, o Sokrates* » – Bien sûr, mon Socrate. Cratyle doit donc admettre que les mots – les *onomata* – sont de mauvais instruments pour acquérir de bonnes connaissances, pour

1. Oeuvres de Platon, traduites par V. Cousin, t. 11, 1837, 153.

arriver à la vérité ou à l'*aletheia* des choses (*pragmata, onta*), que la science se ferait donc mieux sans mots: ἄνευ ὀνομάτων.

Le dialogue *Cratyle* de Platon discute la question de la correction des mots, de l'*orthotes onomaton*, c'est-à-dire la question de savoir sur la base de quoi les mots sont « corrects », s'ils sont seulement conventionnels et « arbitraires » ou s'ils sont des images des choses, si donc on peut accéder à la connaissance des choses par les mots. La vieille pensée grecque – avant Platon – avait cherché le savoir dans les mots. Lire les soi-disant Présocratiques c'est un peu comme lire Heidegger : ils cherchent la vérité dans les mots, ils pensent à partir des mots. Maintenant, un nouvel esprit règne. On doute de cette sagesse traditionnelle et des traditions en général. La langue – cette vieillerie traditionnelle – doit donc être examinée. Socrate pose la question. La langue (ou plus exactement les mots, *onomata*) contient-elle un savoir sur le monde? Pouvons-nous accéder à la connaissance des choses par la langue ? Il y a deux réponses, une qui nie tout contenu cognitif dans les mots, et l'autre qui en est convaincu. Hermogène maintient que les mots sont purement conventionnels (*syntheke*) et Cratyle croit que les mots sont des images du réel (*physei*). Contre Hermogène, Socrate démontre, à travers des centaines d'exemples, que – malgré tout – il y a des éléments iconiques dans les mots, comme par exemple le célèbre R dans *rhein* qui serait une image de la fluidité. Et Cratyle, qui représente l'opinion contraire, qui est donc convaincu que les mots sont iconiques, de son côté, doit finalement admettre que les mots sont de mauvaises images des choses (*eikones pragmaton*) et que, par conséquent, on ne saurait trouver la vérité (*aletheia*) à travers les mots. C'est pourquoi, à la fin du dialogue, Cratyle doit donner raison à Socrate qu'il serait mieux d'accéder à la vérité sans les mots : *aneu onomaton*.

Voilà le rêve de la science européenne dès le début : *aneu onomaton*, sans mots, sans langue. Il faut se libérer de la langue qui n'est qu'une mauvaise image des choses – si jamais elle en est une – et s'approcher des choses sans ces mauvaises images que sont les mots. Dès ses débuts, la philosophie ou la pensée scientifique de l'Europe critique la langue. Wittgenstein a raison : « Alle Philosophie ist Sprachkritik » (Wittgenstein 1921/1963 : 33). Toute philosophie est critique de la langue. En effet, depuis Platon.

Cependant, Platon laisse ouverte la question de savoir si cette recherche de la vérité, cette science, cette *mathesis* sans langue est possible ou non. Il dit seulement qu'il serait mieux que cela soit possible. Il nous laisse dans la fameuse aporie. Mais, comme toujours, Aristote trouve la solution : Hermogène a raison, mais Cratyle a raison aussi. Les mots sont arbitraires et conventionnels, mais il y a aussi des images dans l'ensemble du discours: les pensées. Dans *De interpretatione* Aristote sépare le cognitif du communicatif : les hommes

se font des images des choses. Ces images sont des *pathemata tes psyches* ou, dans la terminologie des traductions latines, des conceptions (*Vorstellungen*), des représentations intérieures, c'est-à-dire des images purement mentales – et elles sont universelles : tous les hommes forment les mêmes représentations des choses, elles sont des images des choses – *homoiomata*.

C'est du cratylisme mental: la *pensée* (et non le mot matériel) est une image et elle est la même pour tous. Mais les mots matériels de leur côté, les sons, *ta en tephone*, n'ont rien à voir avec le savoir, la *mathesis*, le cognitif. Donc Hermogène a raison aussi: les mots ne servent qu'à la communication, ils sont des signes, *semeia*, *Zeichen*, leur connexion avec les représentations est purement traditionnelle, conventionnelle, *kata syntheken*. Par conséquent, la pluralité des langues (que les Grecs ne nient pas, mais dont ils se soucient peu) n'est qu'une diversité matérielle qui ne concerne pas les choses importantes, c'est-à-dire le côté cognitif, la *mathesis*. *De interpretatione* fait partie de ce qu'on appelle plus tard l'*Organon*, l'ensemble des écrits sur la pensée scientifique. Celle-ci est donc conçue comme une pensée universelle. La langue ou les langues n'ont pas de prise sur la pensée scientifique, elles sont seulement des instruments communicatifs. On peut donc ignorer la pluralité des langues. On s'occupe seulement des règles universelles de l'argumentation. *De interpretatione* traite de la proposition vraie, du *logos apophantikos*.

L'histoire semble donner raison à Aristote : la pensée scientifique du monde antique est une pensée universelle, elle est d'abord purement grecque, et plus tard elle sera universellement latine. Il n'y a qu'une langue, dès lors la pensée scientifique n'est pas troublée par d'autres sémantiques, elle est visiblement universelle, grecque d'abord, puis latine.

Ce qu'Aristote a écrit trois siècles et demi avant J.C., l'Europe l'apprend et l'enracine profondément dans sa mémoire. L'*Organon* devient latin à partir de la traduction latine au VI^e siècle de notre ère. *De interpretatione* fait partie de l'*Organon*, donc du canon que tout étudiant européen doit connaître. Tout intellectuel européen sait que la pensée est universelle et que les langues ne sont que des signes matériels et arbitraires pour la communication, et que, de plus, la pluralité des langues n'a pas d'importance pour la science parce que la pensée universelle se communique dans une *seule* langue universelle.²

2. Sur l'opposition entre la langue unique – du Paradis, de l'Empire, de la Science, de la République, du Globe – et la pluralité des langues du monde, cf. le titre de Trabandt 2003: *Mithridate au Paradis*.

2. Idola fori

Deux mille ans d'endoctrinement avant que l'Europe ne se rende compte qu'Aristote n'avait pas raison. Et ce sera un choc. Il faut attendre le *Novum Organum* de Francis Bacon (1620). Bacon veut être le nouvel Aristote, il fonde la Science moderne. Il se rend compte que les mots transportent une *pensée*, une pensée *vulgaire*, et que la pensée du peuple n'est pas une pensée scientifique:

At Idola Fori omnium molestissima sunt; quae ex foedere verborum et nominum se insinuarunt in intellectum. Credunt enim homines rationem suam verbis imperare; sed fit etiam ut verba vim suam super intellectum retorqueant et reflectant; quod philosophiam et scientias reddidit sophisticas et inactivas. Verba autem plerunque ex captu vulgi induntur, atque per lineas vulgari intellectui conspicuas res secant. Quum autem intellectus acutior aut observatio diligentior eas lineas transferre velit, ut illae sint magis secundum naturam, verba obstrepunt. (*Novum Organum*, aph. 59)

Mais les idoles de la place publique sont de toutes les plus incommodes ; elles se glissent dans l'entendement à la faveur de l'alliance des mots et des noms avec les choses. Les hommes croient en effet que leur raison commande aux mots. Mais il se fait aussi que les mots retournent et réfléchissent leur puissance contre l'entendement; effet qui a rendu sophistiques et inactives les sciences et la philosophie. Or les mots sont le plus souvent imposés selon l'appréhension du commun et dissèquent les choses selon les lignes les plus perceptibles à l'entendement commun. Mais qu'un entendement plus pénétrant, qu'une observation plus attentive veuille déplacer ces lignes, afin qu'elles soient plus conformes à la nature, les mots s'y opposent à grand bruit.³

Le peuple (*vulgus*) forme des concepts non scientifiques : les mots du peuple découpent les choses selon les lignes de l'intellect vulgaire, « per lineas vulgari intellectui conspicuas res secant ». Ce découpage vulgaire, cette articulation sémantique non-scientifique, produit dès lors de mauvais concepts. Bacon les appelle *idola fori*, idoles du marché. Et ces concepts vulgaires déterminent la pensée : ils ont une « vis super intellectum », du pouvoir sur l'entendement. La sémantique du vulgaire s'oppose aux idées des doctes (de l'*intellectus acutior*) et les mots hurlent contre la vérité et la science : « verba obstrepunt ».

Cela est une vraie horreur. Le danger que voyait Platon, la mauvaise langue, devient ici beaucoup plus grave et profond. Chez Platon les mots étaient seulement des images *matérielles* imparfaites. Chez Bacon ils contiennent de mauvaises *pensées* et ils donnent des ordres (*imperant*) à la pensée. Cette fausse pensée rend toute bonne science impossible: *sophistica*: « philosophiam et scientias reddidit sophisticas et inactivas ». Il faut donc s'en libérer. Comme fondateur d'une nouvelle religion monothéiste, la Science, Bacon

3. Bacon 1620[1986] (trad. Malherbe/Poussin), 119–20.

propose d'expurger la Science Nouvelle de ces vieilles déités qu'il appelle des *idola fori*, des idoles du marché (comme l'Église appelait les dieux des païens des idoles). La Science doit se libérer de la langue vulgaire et créer une nouvelle langue. Dans le Nouveau Règne de la Science – « regnum quod fundatur in scientiis » – on n'entre que laissant toute vieille langue derrière soi, et redevient comme un enfant, comme un *infans*, comme quelqu'un qui n'a pas encore de langue. Bacon exige un exorcisme linguistique, avec une intolérance digne d'un fondamentaliste religieux: « intellectus ab iis expurgandus est » :

Et intellectus ab iis omnino liberandus est et expurgandus; ut non alius fere sit aditus ad regnum hominis, quod fundatur in scientiis, quam ad regnum coelorum, in quod, nisi sub persona infantis, intrare non datur. (*Novum Organum*, aph. 68)

Ces *idoles*, il faut en délivrer l'entendement, l'en purger, car la seule route ouverte au règne de l'homme fondé sur les sciences, n'est autre que la route qui conduit au royaume des dieux, royaume où l'on ne peut entrer que *sous le rôle d'un enfant*.⁴

Cette découverte de la sémantique particulière de la langue du peuple sera – dans la génération suivante de la philosophie anglaise – dramatisée par la découverte de la pluralité des sémantiques des langues différentes. Les idoles se multiplient, elles sont différentes dans toutes les langues différentes. Pour John Locke, la sémantique des mots des différentes langues est du « brouillard devant nos yeux » – « a mist before our eyes » – c'est-à-dire devant la vérité, un brouillard qu'il faut bien sûr chasser:

At least they [words] interpose themselves so much between our understandings and the truth [...] that, like the medium through which visible objects pass, their obscurity and disorder does not seldom cast a mist before our eyes and impose upon our understandings. (Locke 1690: III ix 21)

Alors : la pensée scientifique – qui dans son universalisme européen, son catholicisme linguistique, n'avait rien à craindre des langues – se voit maintenant compromise par l'obscurité et le désordre de la langue du peuple et par la pluralité des langues des peuples. Son universalisme est en danger. Il faut donc lutter contre cette attaque, c'est-à-dire qu'il faut lutter contre la langue « ordinaire » et il faut lutter contre les langues. La tradition du monothéisme chrétien renforce cette action contre les langues ; Babel est présenté comme une horreur, le but est le retour au Paradis, à la langue unique de l'Eden. Ceci est d'ailleurs très clair dans le grand projet politique de la Science européenne, dans la Révolution française, qui est l'héritière de ces Lumières britanniques.

4. Cf. Bacon 1620[1837] (trad. Riaux), 38.

Un petit mot sur les raisons historiques de la découverte dramatique des langues. Il y a deux raisons majeures : d'un côté l'ascension des langues vulgaires européennes dans les discours réservés au latin, à partir du XVI^e siècle. En France, par exemple, le français monte dans l'administration et le droit du royaume à partir de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) et de là dans les sciences pour arriver finalement dans la philosophie. En Allemagne, c'est plutôt la religion qui initie la même dynamique d'une montée de la langue populaire dans les discours formels. Dès lors, les langues vulgaires deviennent objets de grammaticalisation et donc de réflexion. Et la deuxième raison pour la découverte de l'horreur sémantique est la rencontre des Européens avec des langues extra-européennes, surtout les langues américaines, qui étaient vraiment sémantiquement et structurellement très différentes.

Les Européens se rendent compte que les langues structurent la pensée de manières différentes et qu'Aristote ne pouvait pas avoir raison. Les *pathemata tes psyches* ne sont pas les mêmes partout, mais différent de langue en langue et « collent », comme significations, aux mots des différentes langues. Les représentations appartiennent donc aux langues particulières et chaque langue crée des significations particulières de sorte que les langues sont des univers sémantiques différents ou qu'elles sont, comme dira Humboldt plus tard, différentes « visions du monde » (*Weltansichten*).

C'est alors qu'est proposée une réforme de langue ou de construction d'une nouvelle langue scientifique aux XVII^e et XVIII^e siècles. Mais comme une nouvelle langue universelle des Sciences se fait attendre, les sciences semblent s'arranger de leur sort plurilingue. Galilée dit qu'il a besoin des jeunes gens actifs de sa ville donc de ceux qui parlent la langue vulgaire. L'Europe abandonne le latin, sa langue catholique, i.e. « universelle » : Descartes, Bacon, Vico, Kant commencent à écrire dans leurs langues vulgaires.

Mais l'homme symbole de la pensée scientifique européenne des Lumières, d'Alembert, se plaint du plurilinguisme scientifique de l'Europe, et il propose un retour au latin.⁵ Malgré le plurilinguisme scientifique – disons entre 1700 et 1950 –, il reste donc en Europe une nostalgie de l'unité linguistique perdue. Et le modèle aristotélicien de la langue (conceptions universelles, mots matériels conventionnels et différents) hante les têtes européennes. Les grandes nations scientifiques rêvent d'une expansion de leurs langues dans le monde entier. Le français d'abord a connu une certaine extension mondiale du XVII^e au XX^e siècle. L'allemand était largement utilisé dans certaines disciplines

5. Cf. d'Alembert 1763[1894], 114.

scientifiques au XIX^e siècle. Mais, avec la victoire politique des deux Empires anglophones après la Première Guerre mondiale, l'anglais devient la nouvelle langue scientifique universelle. Dans la lutte pour la place du latin, c'est l'anglais qui gagne dans la compétition.

Mais une langue – si universellement répandue soit-elle – reste toujours une langue particulière, c'est à dire un univers sémantique particulier, un ensemble de mots avec des significations « vulgaires ». Même avec une seule langue il reste donc toujours la nécessité de lutter contre les particularités sémantiques de cette langue. Elle est toujours langue vulgaire, elle peut imposer sa structure particulière et non-scientifique. Elle doit donc être réformée pour être langue scientifique. Dans la langue globale utilisée pour la Science et les Lumières, il y a encore des *idola fori*, de fausses sémantiques qu'il faut éliminer pour arriver à une pensée scientifique.

3. Vers la nouvelle langue scientifique

Et c'est la nécessité de cette purgation baconienne que la philosophie des Sciences redécouvre à la fin du XIX^e siècle. Cette philosophie prétend à nouveau que l'on ne peut pas faire de la science avec les langues naturelles comme telles. Gottlob Frege a vu cela avec la plus grande clarté et avec la plus grande cruauté. En établissant un parallélisme entre la main et la langue, il dit qu'il faut faire avec la langue ce que les techniques et les sciences ont fait avec la main : créer des instruments fixes et de précision, à partir de la main et au-delà de la main. En ce qui concerne la langue, il faut créer des signes fixes et précis pour les sciences et aller au-delà des langues naturelles. Frege, cet ennemi de la langue naturelle, reconnaît très clairement ce qu'est une langue. Il sait donc que la langue non-scientifique, de tous les jours, doit absolument avoir une certaine indétermination, que sa « morbidité » et sa « mutabilité » sont nécessaires dans l'usage quotidien. Mais – insiste-t-il – pour les sciences nous devons avoir des signes fixes, dures et immuables:

Die hervorgehobenen Mängel haben ihren Grund in einer gewissen *Weichheit* und *Veränderlichkeit* der Sprache [...]. So genügt auch die Wortsprache nicht. Wir bedürfen eines Ganzen von Zeichen, aus dem jede Vieldeutigkeit verbannt ist, dessen strenger logischer Form der Inhalt nicht entschlüpfen kann. (Frege 1882/1994: 94)

Les défauts que nous avons mis en évidence ont leur cause dans une certaine morbidité et mutabilité de la langue [...]. Ainsi le langage verbal ne suffit pas. Nous avons besoin d'un ensemble de signes dont toute ambiguïté doit être bannie et de la sévère forme logique dont le contenu ne peut échapper.

Les mots doivent devenir des signes et quand ils sont des signes, ils ne sont plus des mots.⁶ Le célèbre exemple de cette morbidité et mutabilité des mots, de leur flou et excès sémantiques, est celui des mots allemands *Abendstern/Morgenstern*. L'allemand a deux mots pour désigner la même chose dans la réalité: la planète Vénus. De plus, entre la chose et le mot, il y a des significations qui gênent: « étoile du soir », « étoile du matin ». Il faut pour la science un seul signe, plus exactement un seul signifiant, fixe, dur, immuable.

Wittgenstein, dans le *Tractatus* dit la même chose : nous avons besoin de signes pour la science :

Um diesen Irrtümern zu entgehen, müssen wir eine Zeichensprache verwenden, welche sie ausschließt [...]. Eine Zeichensprache also, die der *logischen* Grammatik – der *logischen* Syntax – gehorcht. (*Tractatus* 3.325)

Pour éviter ces erreurs nous devons employer un langage de signes qui les exclut [...]. Un langage de signes donc qui obéit à la grammaire logique – à la syntaxe logique.

Et les scientifiques ont raison. Platon le savait déjà : la science doit laisser la langue naturelle derrière elle. Elle ne doit pas rester dans la langue quotidienne ou dans la particularité sémantique d'une langue déterminée. Aristote avait présupposé que les pensées dans le discours scientifique étaient des conceptions universelles, et que la pluralité des langues n'était que matérielle – et donc sans importance. Mais quand les langues se sont montrées comme des univers sémantiques non universels, la science a tout de suite compris qu'elle ne pouvait pas rester dans la particularité sémantique des langues naturelles. En allemand on dit « die Sonne geht unter », ou plus joli encore en français « le soleil se couche », mais nous savons que, scientifiquement, il se passe autre chose, le soleil ne se noie pas et il ne se couche pas. La science doit laisser la langue avec ces significations peu scientifiques derrière elle. Le mot doit devenir signe.

Mais la science et la philosophie qui l'accompagne ont tort de nous obliger tous et dans tous les discours à parler scientifiquement – même Wittgenstein qui exige dans le *Tractatus* (ce Traité sur la pensée logique et scientifique) une transformation de la langue en système de signes. Wittgenstein lui-même nous dit, dans sa deuxième philosophie, dans les *Investigations philosophiques*, qu'il y a d'autres jeux de langage que le discours scientifique. Et dans ces discours, la langue et les langues peuvent rayonner dans toutes leurs beautés matérielles et sémantiques, par exemple dans ce que Humboldt appelle l'usage « oratoire » du langage:

6. Il est important de noter que le terme « signe », dans ce contexte (comme d'ailleurs dans l'usage quotidien des langues européennes), n'est pas le signe saussurien, c'est-à-dire le mot avec ses deux faces signifiant et signifié. Ici le « signe » est un signifiant et, comme tel, il est opposé au mot.

bei jeder Erkenntniss, welche die ungetheilten Kräfte des Menschen fordert, tritt der rednerische [Gebrauch der Sprache] ein. Von dieser Art der Erkenntniss aber fließt gerade auf alle übrigen erst Licht und Wärme über; nur auf ihr beruht das Fortschreiten in allgemeiner geistiger Bildung. (Humboldt 1903–1936: IV, 30)

à toute activité cognitive qui exige les forces indivises de l'homme, l'usage oratoire de la langue se met en place. De cette sorte d'activité cognitive se répandent lumière et chaleur à toutes les autres; c'est sur elle que repose le progrès dans la culture intellectuelle générale.

Ce « rednerischer Gebrauch » exige la participation de toutes les forces intellectuelles et émotives de l'être humain – pas seulement la participation de la rationalité scientifique. Et ce sont ces jeux linguistiques-là qui donnent lumière et chaleur à la vie : « Licht und Wärme » et beauté et richesse à la langue.

Références

- Aristoteles (1554) *Aristotelis Stagiritae Organum, hoc est libri ad logicam attinentes, Boëthio Severino interprete, nuper ex optimis exemplaribus Graecis recogniti*. Venise: Officina Erasmiana.
- Aristotle (1962) *The Categories. On Interpretation. Prior Analytics*. London: Heinemann / Cambridge, MA: Harvard University Press (Loeb's Classics).
- Bacon, F. (1620) *Novum Organum*, traduction M. Malherbe et J.-M. Pousseur. Paris: PUF, 1986.
- Bacon, F. (1851) *Œuvres de Bacon*, traduction M.F. Riaux. Paris: Charpentier.
- d'Alembert (Jean le Rond) (1763) *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* (ed. F. Picavet). Paris: Armand Colin, 1894.
- Frege, G. (1882) 'Über die wissenschaftliche Berechtigung einer Begriffsschrift', in G. Frege *Funktion, Begriff, Bedeutung. Fünf logische Studien* (ed. G. Patzig). Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1994, 91–7.
- Humboldt, W. von (1903–1936) *Gesammelte Schriften*. 17 vols. (ed. A. Leitzmann et al.). Berlin: Behr (réimpression Berlin: de Gruyter, 1967).
- Locke, J. (1690) *An Essay Concerning Human Understanding*. 2 vols. (ed. J.W. Yolton). London: Dent / New York: Dutton, 1971–4.
- Platon (1837) *Œuvres de Platon*, traduites par V. Cousin, t. 11. Paris: Rey et Gravier.
- Platon (1974) *Werke in acht Bänden. Griechisch und deutsch* (ed. G. Eigler). Darmstadt: Wiss. Buchgesellschaft.
- Trabant, J. (2003) *Mithridates im Paradies. Kleine Geschichte des Sprachdenkens*. München: Beck.
- Wittgenstein, L. (1921) *Tractatus logico-philosophicus*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1963.
- Wittgenstein, L. (1953) *Philosophische Untersuchungen*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1971.

Abstract

From its very beginning, the European scientific mind mistrusted language. Science wanted to be true and universal and, for a long time, it seemed to be universal in its (Greek or Latin) monolingualism. But with the discovery of the extra-European languages and the rise of the European vulgar languages, the philosophy of science became aware of the particular semantics of languages, their influence on thought and the danger they represent to the universalism of science. Hence, modern scientific philosophy demanded to transcend natural languages and to transform words into fixed and precise signs.

Keywords: science and language, language as obstacle to truth, particular semantics, *idola fori*, words and signs